
Quand les considérations politiques et les représentations idéologiques interviennent sur les pratiques linguistiques : l'exemple du *Dialogue sur l'Assemblée nationale entre Jaquet & Jean-Marc* de Charles Pictet de Rochemont

Politics, Ideological Representations and Linguistic Practices : The Example of Charles Pictet de Rochemont's "Dialogue sur l'Assemblée nationale entre Jaquet & Jean-Marc"

La influencia de lo político y de las representaciones ideológicas en las prácticas lingüísticas: el ejemplo del "Dialogue sur l'Assemblée nationale entre Jaquet & Jean-Marc" de Charles Pictet de Rochemont

Bruno Petit

**Édition électronique**

URL : <http://siecles.revues.org/3016>
ISSN : 2275-2129

Éditeur

Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016
ISSN : 1266-6726

Référence électronique

Bruno Petit, « Quand les considérations politiques et les représentations idéologiques interviennent sur les pratiques linguistiques : l'exemple du *Dialogue sur l'Assemblée nationale entre Jaquet & Jean-Marc* de Charles Pictet de Rochemont », *Siècles* [En ligne], 43 | 2016, mis en ligne le 19 octobre 2016, consulté le 11 janvier 2017. URL : <http://siecles.revues.org/3016>

Ce document a été généré automatiquement le 11 janvier 2017.

Tous droits réservés

Quand les considérations politiques et les représentations idéologiques interviennent sur les pratiques linguistiques : l'exemple du *Dialogue sur l'Assemblée nationale entre Jaquet & Jean-Marc* de Charles Pictet de Rochemont

Politics, Ideological Representations and Linguistic Practices : The Example of Charles Pictet de Rochemont's "Dialogue sur l'Assemblée nationale entre Jaquet & Jean-Marc"

La influencia de lo político y de las representaciones ideológicas en las prácticas lingüísticas: el ejemplo del "Dialogue sur l'Assemblée nationale entre Jaquet & Jean-Marc" de Charles Pictet de Rochemont

Bruno Petit

- 1 L'usage du patois dans la littérature révolutionnaire ou contre-révolutionnaire pose un problème souvent discuté : celui de l'emploi ou non de l'écriture dialectale dans sa fonction communicative et / ou symbolique. Bien évidemment, il s'agit là d'une division toute théorique à laquelle une langue ne s'astreint pas¹. Tout idiome porte à la fois une dimension véhiculaire et une dimension identitaire ou imaginaire / mythologique. La question est cependant de savoir si un aspect prime sur l'autre dans les textes qui font place aux dialectes, et si oui, pourquoi. Or, dans cette optique, et pour le champ suisse romand, un texte en particulier a retenu l'attention des historiens et des linguistes : le *Dialogue sur l'Assemblée nationale entre Jaquet & Jean-Marc*².

- 2 Il n'y a pas forcément un lien direct entre les choix linguistiques ou le style littéraire et les origines sociales d'un auteur. Pour preuve : le *Dialogue*, écrit contre-révolutionnaire en dialecte genevois, a pour auteur un notable³, et un notable si bien implanté dans la Genève du début des années 1790 que personne ne s'est laissé tromper par l'anonymat de sa publication⁴.
- 3 Charles Pictet [de Rochemont] (1755-1824) est né à Genève d'un père officier au service des Provinces-Unies et d'une mère qui avait compté dans sa famille de nombreux militaires. Aussi, c'est en toute logique qu'il commence une carrière militaire, et entre en 1775 au service de la France, dans le Régiment de Diesbach (où servait son oncle). Pictet se distingue, mais comme les périodes de paix ne sont pas des plus favorables aux militaires soucieux de leur avancement, il décide de mettre fin à son service en 1785. Après un court voyage en Angleterre, où il se prend de passion pour la faïence (il se lance même dans sa production en 1790), il s'engage dans le *cursus honorum* que tout homme de bonne famille doit suivre pour accéder aux plus hautes fonctions et honneurs dans la Genève de l'époque : il devient membre au Conseil des Deux-Cents (CC) en 1788 et surtout auditeur de justice en 1790. On le voit également chargé de réorganiser la milice bourgeoise de Genève en 1789 et réprimer des mouvements populaires qui éclatent ici et là.
- 4 Vient alors décembre 1792, qui sonne le glas de l'Ancien Régime genevois. Un terrible coup d'arrêt pour les ambitions de Pictet. Mais il ne renonce pas et comprend certainement que la situation exige d'avancer à pas mesurés, à l'instar d'un autre patricien, l'ancien syndic Isaac Pictet de Pregny, qui déplore le triste spectacle donné par un certain nombre de bourgeois réfractaires dans une lettre au bourgmestre bâlois Peter Burckhardt de fin janvier 1793 :
- « Quant au parti de notre ancienne bourgeoisie, vous comprendrez aisément que ses sentiments sont encore les mêmes [...]. Je désirerais pour le bien général qu'elle sût supporter avec plus de politique l'état de choses, elle regimbe, murmure de tout, et elle ne réfléchit pas qu'une plus longue expérience est nécessaire pour ramener à l'ordre ancien et qu'il faut de nouvelles données dans nos environs pour obtenir tant la force morale que physique dont nous avons besoin pour faire sentir enfin le haut degré de liberté, bonheur, prospérité qui était entre nos mains⁵. »
- 5 Aussi, Pictet se lance dans les élections à l'Assemblée nationale genevoise⁶, ne pouvant combattre frontalement ce nouveau régime qu'il abhorre. Il joue donc le jeu pour mieux le renverser en sa faveur. C'est à cette occasion qu'il publie son *Dialogue sur l'Assemblée nationale*.
- 6 Le pamphlet de Pictet comprend quatre pièces en prose dialectale argumentative, publiées en autant de livraisons séparées entre le 2 et 22 janvier 1793⁷. Il se présente sous la forme littéraire du dialogue, somme toute classique, surtout dans la propagande du temps, qu'elle soit le fait des révolutionnaires ou des contre-révolutionnaires⁸. Exploitation didactique d'expériences vécues (ou présentées comme telles), elle permettait de se délester des raisonnements théoriques, inadaptés pour qui cherche à convaincre le plus grand nombre. Un autre avantage du dialogue était de faire se confronter des personnages pris dans le quotidien, donc auxquels on pouvait facilement s'identifier.
- 7 Les textes de Pictet mettent en scène deux protagonistes, l'un tenant le rôle de l'égaré par les tenants du changement, l'autre de l'averti qui asserte, porte-parole de Pictet. L'un d'eux (au moins) est probablement un paysan⁹. Rien d'exceptionnel pour ce type de littérature : le personnage stéréotypé du paysan apporte une teinte d'humour par son

naturel de bouffon comique, tout en suscitant l'empathie par sa bonté et son désintéressement.

- 8 Dans les deux premières pièces, Jean-Marc est l'ingénu, Jaquet celui « à qui on ne la fait pas », avant que les rôles ne s'inversent de manière quelque peu curieuse dans les deux derniers dialogues. Cette bizarrerie mérite considération. On pourrait y voir le cachet de l'étourderie et de la précipitation, mais ce serait une erreur à mon avis. La participation d'une seconde plume aux troisième et quatrième dialogues n'est pas à exclure et pourrait expliquer bien des choses. Mais l'inversion est plus probablement volontaire et réfléchie : Pictet a certainement pris malin plaisir à mettre en scène le cheminement du naïf devenant « lucide », d'un sympathisant des idées nouvelles réalisant sa bêtise et revenant dans le droit chemin, celui de la vérité, la vérité de Pictet¹⁰. Un révolutionnaire retourné porteur de la bonne parole de Pictet, voilà un savoureux personnage ! Ces renversements ne sont d'ailleurs pas le propre des textes contre-révolutionnaires : ils expliquent, par exemple, le titre de l'unique pièce écrite par Couthon, *L'Aristocrate converti*. Bien évidemment, c'est l'éclairé (qu'il s'appelle Jean-Marc ou Jaquet) qui "tient le crachoir", le naïf se contentant de courtes répliques ou questions.
- 9 Si Pictet voyait dans les patriotes genevois de risibles pastiches des révolutionnaires français, il ne se risque jamais à une critique directe et acerbe des nouvelles institutions. Sa démarche est prudente et détournée : il s'en prend au mode d'élection de l'Assemblée nationale et à l'indemnité accordée à ses futurs membres (1^{er} dialogue) ; juge que le nombre de députés sera trop important, et dénonce les ambitieux braillards pour lesquels une telle assemblée n'est qu'occasion de développer des talents de beaux parleurs (2^e dialogue) ; il défend les anciens magistrats de la cité, qui n'ont rien à voir avec les aristocrates genevois et encore moins avec les aristocrates de France (de véritables parasites, eux) (3^e dialogue) ; avant de conclure, de manière attendue, que la liberté – telle qu'entendue par les révolutionnaires – est synonyme d'anarchie et que l'égalité (sociale) ne peut que favoriser l'oisiveté et le vol. Oui, en France le petit peuple était exploité par les nobles, mais aujourd'hui il est devenu enragé, l'esprit égaré par les chimères de « ceux de Paris ». L'homme populaire n'est pas mûr pour la véritable liberté, en France comme à Genève (4^e dialogue)¹¹.
- 10 Les textes de Pictet rappellent à la mémoire, par des similitudes frappantes, l'*Almanach du Père Gérard* de Collot d'Herbois¹². Bien sûr, on pensera d'emblée aux ressemblances formelles ou stylistiques : on retrouve d'un côté comme de l'autre des entretiens dialogués, ici entre Jaquet et Jean-Marc, là entre le Père Gérard et des paysans. On n'oubliera pas non plus que l'*Almanach* de Collot d'Herbois a connu diverses traductions, en allemand et en anglais, mais aussi en breton, en provençal ou en flamand. Mais, à bien y regarder, les ressemblances thématiques sont tout aussi manifestes : élections, Assemblée nationale et choix des représentants, questions de la souveraineté et de l'égalité... sont quelques-uns des sujets traités aussi bien dans le *Dialogue* que dans l'*Almanach du Père Gérard*. On ne saurait dire si Pictet s'est inspiré précisément de l'ouvrage de Collot d'Herbois pour rédiger ses dialogues, mais il n'est pas déraisonnable de penser que, par un biais ou un autre, certains modèles propagandistes révolutionnaires ont pu avoir un impact sur l'auteur genevois.
- 11 Les échanges entre Jaquet et Jean-Marc apparaissent entièrement dans le dialecte franco-provençal alors en usage dans la région genevoise et ne sont à aucun moment traduits par Pictet. L'utilisation d'un idiome local dans des textes politiques n'avait rien d'insolite pour l'époque, et même s'ils étaient relativement rares à Genève¹³, on ne peut considérer

le *Dialogue* comme un ovni littéraire. Les révolutionnaires français eux-mêmes, dans l'optique de diffuser leurs idées, s'étaient résolus, au moins dans un premier temps, à traduire un certain nombre de décrets et textes politiques dans différents « idiomes » parlés en France¹⁴. En revanche, si l'on tient uniquement compte du contexte de publication, les choix linguistiques de Pictet peuvent surprendre.

- 12 De prime abord, il est tentant de penser ces choix comme motivés par la nature du public cible. Mais quel pouvait-il être ? Comme le relève Andres Kristol¹⁵, il ne s'agissait sans doute pas des membres des familles patriciennes, déjà convaincus, ni même de la bourgeoisie urbaine, que l'on a du mal à imaginer sensible à l'esprit de bon sens mis en scène par Pictet. Il reste alors les franges populaires de la ville et des campagnes de Genève, au sein desquelles les taux d'alphabétisation sont extrêmement élevés à la fin du XVIII^e siècle.
- 13 L'étude de Roger Girod donne une idée relativement précise des progrès de l'alphabétisation dans la région genevoise entre la fin du XVIII^e et le milieu du XIX^e siècle¹⁶. Tirés d'observations faites à partir des registres manuscrits de l'état civil, et plus précisément de l'étude des signatures des époux sur les actes de mariage, les chiffres qu'il avance montrent que les cas d'analphabétisme¹⁷ étaient rares dans la cité de Calvin au tournant du XVIII^e siècle, même parmi les classes les moins favorisées, puisqu'il apparaît que plus de 90 % des ouvriers, artisans et manœuvres savaient écrire. Quant à la banlieue et aux communes rurales, elles ne sont pas en reste : les pourcentages demeurent élevés et atteignent environ 85 % chez les hommes et autour des 50 % chez les femmes. Les classes laborieuses, urbaines comme rurales, avaient donc accès à l'écrit, à un degré ou un autre.
- 14 Les textes de Pictet auraient donc pu s'adresser aux couches populaires. Le choix spécifique du patois comme support de la propagande contribue, en tout cas, à les montrer du doigt comme cible privilégiée : l'usage du dialecte genevois est surtout le fait des classes laborieuses. Mais encore faut-il distinguer entre classes laborieuses urbaines et rurales : même si les statistiques manquent, tout laisse à penser que la pratique du patois régressait de plus en plus en ville¹⁸, bien qu'importante chez les plus âgés et les ruraux nouvellement arrivés, mais qu'elle restait majoritaire dans les campagnes genevoises. Si l'on devait désigner un public cible, ce seraient donc les paysans, par ailleurs plus réactionnaires que le petit peuple de la ville, beaucoup plus secoué de velléités révolutionnaires.
- 15 On ne peut toutefois se limiter à penser les choix linguistiques de Pictet comme dictés avant tout par le public visé. Certes, la grande partie des urbains et des ruraux du territoire genevois savaient lire et écrire, mais ils avaient été alphabétisés en français. Or, l'expérience montre que la plupart des patoisants naturels scolarisés en français ont des difficultés avec le patois écrit, même transposé phonétiquement¹⁹. Il n'est donc pas certain que le dialecte ait été le vecteur de communication le plus efficace, même si Pictet souhaitait s'adresser à des populations pour qui le patois était encore la langue usuelle. Il faut bien voir que la situation qui se présentait à Pictet était très différente de celle généralement rencontrée par les révolutionnaires français²⁰ : si, pour des raisons pratiques, les hommes de la Révolution avaient été contraints de mener une certaine politique d'adaptation à la variété linguistique de la France – politique qui se manifestait surtout à l'échelon régional ou local, et abandonnée en 1793 au nom de l'éradication des patois – Pictet, lui, avait affaire à un public qui, dans sa très grande majorité, comprenait le français.

- 16 Ensuite, l'écart est important entre déchiffrement et discernement du sens d'un texte. Et l'on peut douter que les adultes les moins instruits aient pu se confronter pleinement au *Dialogue*. L'accès collectif au texte de Pictet pouvait certes se faire au moyen de représentations théâtrales, de lectures publiques, par le biais d'intermédiaires et de médiations. Mais, même dans ce cas, pourquoi user uniquement du patois ? Rien ne prouve qu'après avoir été saisi par l'écrit dans une graphie imitant celle du français, le dialecte genevois ait été la langue la plus susceptible d'être comprise de tous, que ce soit dans un cadre théâtral ou au cours d'une lecture à haute voix...
- 17 En utilisant le dialecte genevois, le désir premier de Pictet n'était pas uniquement, je crois, de toucher le plus grand nombre. En vérité, l'une des raisons d'être du patois dans ses quatre pièces se situe à un tout autre niveau : politique et idéologique. Peut-être Pictet a-t-il voulu s'adresser au peuple, mais il n'en reste pas moins que sous sa plume, avant d'être un outil utilitaire de communication, le patois agissait comme un instrument de dépossession culturelle des classes populaires. Pictet ne se contente pas d'être un bon connaisseur du dialecte genevois : il en a une excellente maîtrise²¹. Non seulement il le parle parfaitement mais le saisit par l'écrit. C'est un aristocrate et il se montre plus compétent en patois que les ruraux qui l'utilisent au quotidien. Le *Dialogue* est paru sous le voile de l'anonymat mais Pictet ne s'est jamais caché d'en être l'auteur. Il est impossible de savoir s'il a fait étalage de ses capacités de manière pleinement réfléchie. On lui connaissait néanmoins un goût particulier pour l'art des retournements et je suis plutôt enclin à penser qu'il savait parfaitement ce qu'il faisait : jouer avec la langue du peuple, son bien propre, pour redonner autorité "à ceux qui savent" et qu'une folie politique (l'expression est de Mallet du Pan, mais Pictet ne pensait pas autrement) a dépouillé du gouvernement pour le placer dans les mains d'hommes moins instruits. La supériorité linguistique de Pictet n'est jamais explicitement manifestée, mais elle ne cesse d'être réalisée et affirmée, maintenant les dominés dans une position d'infériorité. Tout le paradoxe est là : capté par les dominants, le patois, souvent pensé par ceux qui le pratiquent comme langue du peuple libre, à l'abri des puissants, devient un véritable instrument d'aliénation des classes populaires.
- 18 Chez Pictet, et c'est une chose qui a été souvent notée, le patois se voit également investi d'une fonction identitaire, ou pourrait-on dire grégaire, pour reprendre une terminologie de Louis-Jean Calvet. Le dialecte est présenté comme le bien des vrais Genevois – les « bons Genevois à l'ancienne²² » – et utilisé comme élément de différenciation par rapport aux voisins conquérants – « ceux qui veulent nous faire Français²³ » – et à leur langue, associée à l'engagement idéologique des révolutionnaires – « ces discoureurs [qui] vous font croire blanc ce qui est noir²⁴ » – vendus à l'ennemi. Pour Pictet, recourir au patois, c'est résister à la sournoise pénétration de l'influence française, en somme du patriotisme²⁵.
- 19 Chercher à affirmer son identité linguistique vis-à-vis du centralisme – vrai ou supposé – de Paris n'est pas chose neuve en Suisse romande. Pictet se nourrit ici des rapports ambigus que les écrivains romands entretiennent depuis plusieurs décennies avec le français dit « standard²⁶ ». Un rapport d'amour-haine, d'admiration-rejet à l'égard du « français de Paris », vis-à-vis duquel on ressent une crainte révérencielle – la peur d'en être indigne²⁷ – et éprouve un désir d'indépendance, que l'on manifeste par l'usage volontairement provocateur de "régionalismes" et de tournures locales.

- 20 Ce complexe d'infériorité et cette volonté de sauvegarder sa différence apparaissent tout entiers dans un passage tiré de la correspondance privée de l'écrivaine neuchâtelaise d'adoption Isabelle de Charrière :

« S'il me fallait craindre encore les jugements des Français, ce n'est pas devant les débris de l'Académie que je tremblerais [...]. Depuis la Révolution, je n'ai plus reconnu de public français qui dût nous en imposer sur le style et la langue, et déjà auparavant j'ai pensé que nous autres étrangers nous ne devons pas fléchir humblement devant un tribunal en quelque sorte imaginaire ou composé de gens qui n'ont aucun titre que nous ne puissions prendre aussi bien qu'eux. Quand je fis réimprimer à Paris les *Lettres écrites de Lausanne*, un journal français avait relevé l'expression *se dégonfler* comme étant suisse, et non française. Je ne la changeai pas, et le journaliste put la retrouver dès les premières lignes du livre²⁸. »

- 21 Un glissement du regard posé sur la langue française s'opère toutefois en Suisse romande après le déclenchement de la Révolution française, une mutation que traduit un autre extrait de la correspondance d'Isabelle de Charrière :

« Soyons hardis dans notre style, mettons à contribution toutes les langues, tous les patois, mais seulement quand nous ne trouverons pas dans les expressions et les tournures usitées de quoi nous faire bien entendre²⁹. »

- 22 Garantir l'efficacité communicative de la langue et sa compréhension par tous, répondre aux exigences linguistiques qu'impose une situation, tels sont les impératifs auxquels doit satisfaire un auteur. Un pied-de-nez à la bien-pensance des puristes parisiens, diront certains. Peut-être, mais pas seulement : Isabelle de Charrière rédige ces lignes en 1793 et il convient de les interpréter aussi à la lumière de la conjoncture politique. L'écrivaine a toujours fait preuve d'une certaine modération, mais il n'empêche qu'en 1793 la figure du jacobin était pour elle celle de l'excès. Chez la romancière, l'écriture plurilingue, l'usage littéraire des parlers régionaux, ne portent plus seulement une valeur "particulariste", mais également une valeur anti-jacobine, qui se double d'une valeur nettement anti-révolutionnaire chez Pictet. Dans les années 1790, l'autonomisme littéraire romand comme sauvegarde des spécificités culturelles prend bien souvent une teinte politique et idéologique, xénophobe et anti-progressiste, qu'il n'avait pas dans les décennies précédentes.

- 23 La question linguistique devenait d'autant plus vive du côté des contre-révolutionnaires qu'elle était devenue un véritable enjeu politique en France. Les textes de Pictet paraissent précisément dans une période où les rapports sur les « idiomes » se multiplient chez le voisin révolutionnaire et où diverses mesures sont prises dans l'espoir d'imposer le français à tout l'Hexagone. Les deux camps nourrissent cependant des objectifs totalement contraires : chez Pictet ou Isabelle de Charrière, la "promotion" de la diversité linguistique était au service d'un sentiment anti-centraliste, alors que dans le même temps, un Sylvain Maréchal appelait – avec éloquence – à l'instauration et à la reconnaissance officielle d'une seule et unique langue, le français, pour justement mettre fin aux divisions :

« La langue doit être une, comme la République ; il faut que les paroles soient à l'unisson comme les cœurs. Hommes libres, quittez le langage des esclaves. Admissibles à toutes les fonctions par vos droits de Citoyen, instruisez-vous assez pour en remplir les devoirs. La connaissance de sa langue natale est la première science à vous procurer : il faut que la langue française vous soit aussi familière que la Liberté. Un patriote doit savoir lire, écrire et parler la langue de son pays. Plus de patois, plus de jargon, qui jadis faisaient du Peuple français cinq ou six nations étrangères l'une à l'autre ; point d'expressions basses ! [...] Autrefois les despotes,

les nobles, les riches et les prêtres n'étaient pas fâchés d'entendre le peuple s'exprimer en termes grossiers ; eux au contraire affectaient un idiome recherché ; c'était comme une barrière aristocratique qu'ils élevaient entr'eux et le Peuple. Mais aujourd'hui que nous sommes tous égaux, tous frères, parlons-nous avec franchise et décence ; respectons-nous dans nos discours, comme dans notre maintien ! Il faut que le premier des Peuples soit en même temps celui qui parle le mieux³⁰. »

- 24 Il est d'ailleurs intéressant de constater que, vis-à-vis des formes d'expression populaires, une attitude assez similaire à celle de Pictet ou d'Isabelle de Charrière se retrouve en Espagne, dans le contexte de l'invasion napoléonienne, et en particulier chez le conservateur Antonio de Capmany (1742-1813). Même si l'homme n'avait pas forcément de grandes sympathies pour le petit peuple, il voyait lui aussi dans la défense de la culture populaire, cœur de la tradition nationale, une arme de lutte contre idées et hommes venus de l'extérieur – de France, en l'occurrence :

« Nous chanterons nos romances, nous danserons nos danses, nous nous vêtirons de notre costume ancien. Ceux qui s'appellent chevaliers monteront de nobles chevaux au lieu de jouer du piano et de représenter des drames domestiques puant le français. Nous parlerons à nouveau la langue pure de nos aïeux, qui de nos jours est pratiquée en mendiant, au milieu de tant de richesses, des morceaux de jargon de français³¹. »

- 25 Ici, l'identité "nationale" se définit moins par son avenir que par son passé, elle est un héritage bien plus qu'un projet collectif. À noter toutefois que si Capmany engage les siens à parler la « langue de leurs grands-pères », pensée comme rempart contre l'envahisseur français, il les invite également à apprendre celle des nations qui parviendraient à se défaire du joug napoléonien :

« Nous apprendrons l'arabe, le grec, l'anglais, puis ensuite l'italien et l'allemand si l'on se libère de la domination napoléonienne³². »

Il est difficile de dire si Pictet aurait souscrit à une telle recommandation...

- 26 Bien évidemment, l'opération identitaire à laquelle se livrent l'auteur genevois et Capmany n'est pas totalement innocente. La traduction d'un conflit idéologique en termes "nationaux", sous l'angle d'une identité menacée localement par une force étrangère, correspond aussi à un intérêt pratique : il élargit le spectre des acteurs concernés et permet de mobiliser des individus qui, initialement, auraient pu prendre le parti adverse. Si l'on transforme l'affrontement Révolution / contre-révolution en un combat pour l'autonomie – ou sa sauvegarde –, alors il ne s'agit plus de choisir entre le camp de la Révolution et celui de ses opposants, mais entre une France rêvant d'hégémonie et ceux qui veulent maintenir indépendantes les terres de leurs ancêtres... Pour le dire autrement, qui voit les changements politiques avec sympathie est un traître à sa patrie avant d'être un prorévolutionnaire.

- 27 Il me semble cependant que chez Pictet – et d'autres avec ou après lui – le rapport direct entre écriture / langue et symbolique / mythologie possède une dimension supplémentaire, et que l'emploi du patois, dans sa fonction idéologique, était bien plus qu'un instrument au service d'un combat linguistique à visée anti-française et anti-révolutionnaire. Le patois n'est pas simplement une langue vernaculaire traditionnelle que l'on oppose au français, langue de l'école et des révolutionnaires genevois, présentés comme des traîtres prêts à vendre leur cité. Le patois est aussi appréhendé comme le support privilégié des affects. C'est une pensée commune à un certain nombre d'auteurs du siècle des Lumières : héritage des aïeux, le dialecte est la langue qui favorise le mieux

la verbalisation des ressentis et des sentiments, elle exprime du concret là où le français, langue normée des élites, des savants, ne cherche qu'à abstraire.

- 28 De ce point de vue, les textes de Pictet participent à réhabiliter l'émotion, quand la Révolution, elle, voudrait voir les passions dominées par la raison. On pourrait voir là une démarche "racoleuse", destinée à séduire l'homme du peuple. Pictet a certainement joué sur ce registre, mais l'explication reste insuffisante.
- 29 La pratique littéraire du dialecte, dans le *Dialogue*, contribue à poser les premiers jalons d'une construction idéologique réactionnaire qui culminera au XIX^e siècle, notamment avec le mythe du paysan des Alpes. En recourant au dialecte traditionnel genevois, Pictet entend mobiliser des affects, et pas n'importe lesquels : précisément des passions et des émotions "premières", celles qui régissent spontanément les interactions sociales, les rapports entre les hommes et les femmes. Dans quel but ? Renouer avec une certaine sociabilité, une sociabilité "primitive", moyen de réactiver un ordre naturel jugé menacé par un ordre artificiel imposé de l'extérieur. Pour Pictet, les idiomes sont des échos du passé dans le présent, des traces à demi effacées d'une essence première ensevelie sous le monstrueux et ruineux édifice construit et imposé par la France.
- 30 On peut avancer, sans exagérer, que le patois est l'un des premiers vecteurs mythologiques de la contre-révolution. On notera par ailleurs que cette image totalement mythifiée des dialectes traditionnels – pensés comme langues authentiques, comme si les patois n'avaient jamais subi les polissures des usages et du temps – connaîtra une grande fortune avec les théories cratyliennes et la génération romantique, et je pense tout particulièrement ici à Charles Nodier et à George Sand³³.
- 31 Cependant, contre-révolutionnaires et révolutionnaires ne vivent pas forcément dans des temps différents. Pictet était tout sauf un apôtre de la Révolution, mais à bien y regarder, dans leur rapport au patois, le très conservateur genevois et les révolutionnaires Grégoire ou Barère articulent leur pensée ou leur imaginaire autour d'un même stéréotype. Il était "simplement" orienté positivement par le premier, négativement par les seconds. D'un côté, le patois est le parler originel et de la simplicité première, non encore altéré par la corruption, l'artifice et la perversité, la langue du cœur et de l'émotivité ; de l'autre, un reliquat de la bestialité, au mieux d'une époque révolue et d'un mode de vie archaïque. Pour l'un, un gardien fidèle des mœurs et des traditions des pères ; pour les autres, une langue frappée d'immobilisme, enveloppée des langes de l'erreur et de la superstition, dont les mots exposent au tumulte des pulsions primaires et des instincts incontrôlés.
- 32 Reste que l'on aurait tort, à mon avis, de voir dans les dialogues de Pictet une reconnaissance, ou plus encore une dignification des dialectes. Comme les romantiques après lui, Pictet était très certainement persuadé de l'infériorité des patois devant les grandes langues de civilisation. Il a simplement joué – peut-être en partie inconsciemment – sur les puissants leviers politiques et idéologiques des formes d'expression populaire.
- 33 Difficile maintenant de juger de la force de persuasion du *Dialogue* de Pictet. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il est parvenu à se faire élire à l'assemblée genevoise et qu'il est, semble-t-il, le dernier à avoir usé du dialecte genevois dans un texte en prose argumentative³⁴.
- 34 Pictet n'était pas un idéologue ou un théoricien, simplement un pamphlétaire de plus dans un monde qui en comptait tant. Mais ses dialogues ne peuvent pour autant être réduits à leur dimension propagandiste : ils fonctionnent aussi sur un fonds idéologique dont l'auteur n'avait peut-être pas forcément toujours conscience.

- 35 Les choix linguistiques de Pictet relèvent certainement, dans une certaine mesure, d'intentions communicatives. Mais, dès qu'il s'agit de pratiques discursives et d'idéologie, il faut apprendre à déjouer les masques. Les rapports entre langages et idéologies sont toujours l'objet de mécanismes dont la forme varie entre l'affirmé et le caché, entre l'explicite et le latent. C'est pourquoi il convient de déchiffrer les "condensations" et les va-et-vient qui masquent visions du monde et mythologies intimes. Et ce qui vaut ici pour les pièces contre-révolutionnaires de Pictet vaut aussi pour les textes dialectaux diffusés par les révolutionnaires. Ph. Martel souligne par exemple la dimension symbolique des écrits favorables à la Révolution publiés en occitan, censés jeter un pont fraternel entre la bourgeoisie du Tiers état et le monde populaire patoisant³⁵.
- 36 Aussi, au-delà de leur dispositif argumentatif et de leurs objectifs immédiats, les dialogues de Pictet disent beaucoup. Derrière leur contenu manifeste se profilent des fragments idéologiques des toutes premières pensées nées en réaction à 1789, et plus encore, quelques-unes des motivations et représentations qui allaient charpenter l'entreprise intellectuelle menée par la contre-révolution.

NOTES

1. Établir ici une dichotomie entre langue et patois n'aurait aucune pertinence. Un patois n'est jamais utilisé que dans un espace très limité, mais il n'en reste pas moins une langue. Pierre Encrevé, « Dialectes et patois », dans *Encyclopædia Universalis*, t. V, 1968.

2. Deux études en particulier retiendront ici notre attention : René Merle, *Une naissance suspendue. L'écriture des « patois »*. Genève, Fribourg, Pays de Vaud, Savoie de la pré-Révolution au Romantisme, La Seyne, S.E.H.T.D., 1991 ; Andres Kristol, « Le plurilinguisme socialisé dans l'espace "francophone" du XVIII^e siècle », dans Ursula Haskins Gonthier et Alain Sandrier (dir.), *Multilinguisme et multiculturalité dans l'Europe des Lumières / Multilingualism and Multiculturalism in Enlightenment Europe*, Actes du Séminaire international des jeunes dix-huitiémistes, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 30-34.

3. Les patriotes parleraient certainement d'un « aristocrate ». Remarquons que ce dernier terme était surtout employé pour désigner des individus nés de familles patriciennes, et plus rarement des nobles, alors relativement rares à Genève.

4. R. Merle, *Une naissance suspendue [...]*, p. 48.

5. Isaac Pictet de Pregny à Peter Burckhardt, passage tiré de Edgar Bonjour, *Die Schweiz in Europa*, t. 7, 1981, p. 253, cité par Éric Golay, *Quand le peuple devint roi. Mouvement populaire, politique et révolution à Genève de 1789 à 1794*, Genève, Slatkine, 2001, p. 285.

6. Assemblée constituante et légiférante issue de la Révolution genevoise et élue en février 1793. On lui doit la première constitution moderne de la cité genevoise, votée en 1794. Pour plus de détails sur la Révolution genevoise : Éric Golay, *Quand le peuple devint roi [...]*.

7. (1.) *Dialogue sur l'Assemblée Nationale entre Jaquet & Jean-Marc* (s.l., 4 p., in-8°). – Du 2 janvier 1793. (2.) *Second dialogue entre Jaquet & Jean-Marc* (4 p.). – Du 5 janvier 1793. (3.) *Troisième dialogue entre Jaquet & Jean-Marc* (4 p.). – Du 13 janvier 1793. (4.) *Quatrième dialogue entre Jaquet & Jean-Marc* (7 p.). – Du 22 janvier 1793. Les exemplaires consultés sont conservés aux Archives d'État de Genève (AEG) sous la même cote GIROD 34/3.

8. Laurent Giraud, « Adaptations et tensions du langage révolutionnaire dans *Le diné du grenadier à Brest* et *La table d'hôte à Provins de Jean Fenouillot* », dans Philippe Bourdin et Gérard Loubinoux (dir.), *La Scène bâtarde entre Lumières et romantisme*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, 2004, p. 59-75.
9. R. Merle, *Une naissance suspendue [...]*, p. 48.
10. Une hypothèse partagée par René Merle.
11. D'après les traductions ou résumés des dialogues de Pictet donnés par : Émile Rivoire, *Bibliographie historique de Genève au XVIII^e siècle*, t. II, Genève, Jullien, Georg & C^{ie}, 1897, p. 1-3, 8 et 11 ; René Merle, *Une naissance suspendue [...]*, p. 49-55 ; Andres Kristol, « Le plurilinguisme socialisé dans l'espace [...] », p. 32-33.
12. Jean-Marie Collot d'Herbois, *L'Almanach du Père Gérard*, texte français (1791) et ses deux traductions en breton, édition présentée et commentée par Gwennole Le Menn et Michel Biard, Saint-Brieuc, Skol, 2003.
13. R. Merle, *Une naissance suspendue [...]*, p. 23-47.
14. Carmen Alén Garabato, *Quand le « patois » était politiquement utile. L'usage propagandiste de l'imprimé occitan à Toulouse durant la période révolutionnaire*, Paris, L'Harmattan, 1999.
15. A. Kristol, « Le plurilinguisme socialisé [...] », p. 31.
16. Roger Girod, « Le recul de l'analphabétisme dans la région de Genève, de la fin du XVIII^e au milieu du XIX^e siècle », dans *Mélanges d'histoire économique et sociale en hommage au professeur Antony Babel à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire*, t. II, Genève, 1963, p. 179-189.
17. Seuls les époux incapables de signer leur acte de mariage sont considérés comme analphabètes par R. Girod.
18. D'après Louis Gauchat, le français a supplanté le patois à Genève vers 1750, et plus tard dans les campagnes ; cf. « Langues et patois », dans *Dictionnaire géographique de la Suisse*, t. V, Neuchâtel, Attinger frères, 1908, p. 262.
19. Je dois ce constat à René Merle.
20. Au milieu des années 1790, « on peut assurer sans exagération qu'au moins six millions de Français, surtout dans les campagnes, ignorent la langue nationale ; qu'un nombre égal est à peu près incapable de soutenir une conversation suivie ; qu'en dernier résultat, le nombre de ceux qui la parlent purement n'excède pas trois millions ; et probablement le nombre de ceux qui l'écrivent correctement est encore moindre ». (Grégoire, *Rapport sur la nécessité & les moyens d'anéantir le patois, & d'universaliser l'usage de la langue française*, 1794).
21. Un exemple de cette maîtrise est donné par René Merle, *Une naissance suspendue [...]*, p. 51 (note 1).
22. Trad. d'après A. Kristol, « Le plurilinguisme socialisé dans l'espace [...] », p. 33.
23. *Idem*.
24. *Idem*.
25. R. Merle, *Une naissance suspendue [...]*, p. 49 ; Andres Kristol, « Le plurilinguisme socialisé dans l'espace [...] », p. 32.
26. Jérôme Meizoz, *Le Droit de « mal écrire ». Quand les auteurs romands déjouent le « français de Paris »*, Carouge-Genève, Zoé, 1998.
27. « [...] à Genève une société de gens de lettres avait été souvent arrêtée et empêchée de rien publier, par des doutes sur un mot dont on ne savait pas bien s'il était français. [...] On n'a que des idées peu lumineuses, peu intéressantes, l'auteur a peu de feu, peu de zèle, quand la peur de blesser l'Académie française l'intimide à ce point là... » (Isabelle de Charrière, dans une lettre du 2 mai 1799, passage cité par Jérôme Meizoz, *Le Droit de « mal écrire » [...]*, p. 22).
28. Isabelle de Charrière, mai 1799, passage cité par Philippe Godet, *Madame de Charrière et ses amis*, Genève, Slatkine, 1973, p. 313.
29. Isabelle de Charrière, mars 1793, passage cité par J. Meizoz, *Le Droit de « mal écrire » [...]*, p. 23.

30. Sylvain Maréchal, *Tableau historique des événements révolutionnaires, depuis la fondation de la République jusqu'à présent, rédigé principalement pour les campagnes*, Paris, an III, p. 130-132.
31. Antonio de Capmany, *Centinela contra Franceses*, Madrid, 1808, p. 18.
32. *Idem*.
33. J. Meizoz, « L'écriture des patois en Suisse romande : un "tabou diglossique" », dans Christa Baumberger, Sonja Kolberg & Arno Renken (éds.), *Literarische Polyphonien in der Schweiz / Polyphonies littéraires en Suisse*, Bern [etc.], P. Lang, 2004, p. 24-25.
34. R. Merle, *Une naissance suspendue [...]*, p. 56.
35. Philippe Martel, « Parler au peuple. Sisteron 1789 », *Lengas*, 1985, p. 287-299. Notons toutefois que cette interprétation a été contestée.

RÉSUMÉS

Dans toute l'aire francophone, la relégation des patois au rang des parlers vulgaires indignes d'être imprimés s'accélère avec la Révolution. Des auteurs n'hésitent pourtant pas à transgresser le tabou qui pèse sur les dialectes, en particulier en Suisse romande, où des polémistes réactionnaires donnent une place, *a priori* inattendue, aux patois dans leurs pamphlets. Le recours aux dialectes n'est cependant jamais neutre et rend compte de certaines des images et représentations, conscientes ou inconscientes, qui composent le répertoire de la pensée contre-révolutionnaire. À cet égard, un pamphlet apparaît comme emblématique et permet de mieux approcher ce qui se joue et se déjoue lorsque des auteurs de la contre-révolution usent du patois dans leurs écrits, tel le *Dialogue sur l'Assemblée nationale entre Jaquet & Jean-Marc* de Charles Pictet de Rochemont.

With the advent of the Revolution, the marginalization of patois was accelerated in French speaking regions. Nevertheless some counter-revolutionary writers, particularly in Switzerland, maintained the use of dialects in their pamphlets with a clear political objective. Making use of patois was not neutral. It displayed indeed the representations and symbols of counter-revolutionary ideology. In this paper, the characteristic pamphlet, *Dialogue sur l'Assemblée nationale entre Jaquet & Jean-Marc*, by Charles Pictet de Rochemont, is analyzed with the aim of discovering the issues behind the choice of dialect in the early revolutionary context.

La degradación de los dialectos al rango de acentos vulgares indignos de ser impresos se acelera con la Revolución en el conjunto del área francófona. No obstante, hubo autores que no dudaron en transgredir el tabú que pesaba sobre los dialectos, especialmente en la Suiza francesa, donde los polemistas reaccionarios les otorgaron un espacio en sus panfletos. El recurso al dialecto da cuenta de las imágenes y representaciones, conscientes e inconscientes, que componen el repertorio del pensamiento contrarrevolucionario. El *Dialogue sur l'Assemblée nationale entre Jaquet & Jean-Marc* de Charles Pictet de Rochemont, que se estudia en este trabajo, permite entrar en esta problemática y observar el significado del uso del dialecto por los autores contrarrevolucionarios.

INDEX

Palabras claves : Historia cultural, Historia política, Sociolingüística, Contrarrevolución, Suiza, Francia, siglo XVIII

Keywords : cultural history, political history, sociolinguistics, Counter-revolution, France, Switzerland, 18th century

Index géographique : Suisse, France

Mots-clés : histoire culturelle, histoire politique, sociolinguistique, contre-révolution

Index chronologique : XVIIIe siècle

AUTEUR

BRUNO PETIT

Doctorant en histoire

Centre d'Histoire « Espaces et Cultures » (CHEC), Clermont Université, Université Blaise-Pascal, EA 1001